

gendes empruntées aux litanies, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie ; la porte est moresque, il y a des fenêtres moresques. Tout cela semble devoir être très-incohérent et ne l'est point. La disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural un caprice harmonieux. »

L'eau de cette source passe pour avoir des vertus miraculeuses qui en font la panacée universelle. Elle a toujours celle de se vendre beaucoup plus cher que l'eau de la source voisine du *Peñon de los baños*, bien qu'ayant les mêmes propriétés ; toutes deux contiennent, avec du chlorure de sodium, de l'acide carbonique et des sulfates de chaux et de soude.

La chapelle du Cerrito est lourde, carrée, sans caractère ni grâce ; mais le panorama que l'on embrasse du haut de sa plate-forme vaut bien l'ascension. Une partie de la vallée se développe aux yeux étonnés et ravis avec ses lacs, ses villes aux toits plats hérissées de clochers et de coupoles, ses villages encadrés de verdure, ses chaussées ombragées, ses mornes volcaniques, sa ceinture de montagnes bleues que dominent les cimes du Popocatepetl, de l'Istaccihuatl et du Cerro de Ajusco. Alors on se sent pris de cet enivrement sous l'empire duquel les soldats de Cortez descendirent de la sierra d'Ahuasco vers ce paradis terrestre. L'émotion, mais une émotion expansive et douce, dilate le cœur. Pas un voyageur n'a échappé à ces impressions, pas un peut-être n'a échappé à un désir momentané, fugitif comme l'éclair, de planter là sa tente et d'achever ses jours dans les jouissances ineffables que procure la contemplation d'une belle nature.

Je retrouvai Miguel où je l'avais laissé et me remis en selle. Deux chaussées relient Guadalupe à Mexico, elles sont parallèles et très-rapprochées. L'une est en pierre : c'est la plus ancienne et la plus étroite ; l'autre

est un remblai bordé d'allées d'arbres. A droite et à gauche s'étendent des *potreros*, pâturages inondés en partie pendant la saison pluvieuse.

Cette route que je suis est assez animée ; il est dix heures, les fournisseurs des marchés de la capitale s'en retournent aux champs. Un troupeau de mules chargées, une voiture un peu plus moderne et confortable que toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'à présent, un moine à cheval, un lancier dépêché quelque part en estafette, se croisent avec moi successivement. Le pauvre défenseur de la patrie est mal monté, mal équipé, tandis que derrière lui s'avancent, entourés de nuages de poussière que soulève le galop de leurs nobles montures, quelques jeunes *rancheros* étalant tout le faste du costume national.

Enfin j'arrive à la porte ou *garita* de Peralbillo : je suis à Mexico.

CHAPITRE XV.

Garita de Peralbillo. — *Leperos*. — *Evangelistas*. — Bains publics. — *Plaza Mayor*. — Cathédrale et Sagrario. — Zodiaque astèque. — Le *Palacio*. — Je trouve des amis. — Conseils. — Embarquement des prisonniers français à la Vera-Cruz.

6 février. — De la *garita* de Peralbillo, par laquelle on entre à Mexico en venant de Guadalupe, une voie qui change plusieurs fois de nom conduit directement à la *plaza Mayor*, place d'Armes ou place de la Constitution. Cette rue traverse les *barrios* de Santiago-Tlatelolco et de Santa-Anna.

Ces faubourgs ont triste mine, comme ceux de Guadalupe. La population n'en est pas plus attrayante. Je ren-

contre des types à la Callot, qui n'ont rien à envier à ceux de la capitale de Jalisco; seulement les physionomies ont ici, en général, quelque chose de plus famélique et de plus accentué, la corruption y a laissé plus de traces. Le *lepero* de Mexico, appelé aussi *zaragate* ou *guachinango*, a sur ses congénères de la république la supériorité du lazzarone de Naples, auquel il ressemble tant, sur ses pareils des autres villes d'Italie. Il leur donne le pion. Il est plus malin, plus subtil, plus audacieux, plus effronté, plus narquois, plus spirituel; son intelligence et son imagination ont un rayon plus vaste, et les tangentes à sa circonférence sont en nombre immense: il est plus complet, en un mot. Il a au service de son humeur gouailleuse un répertoire de gueulées aussi riche et aussi dessalé que le gamin de Paris lui-même. Au bout de vingt-quatre heures de séjour à Mexico, mon fidèle Miguel, avec ses vices mous, me parut à côté des bandits que je rencontrais un bien sot animal; lui-même, qui visitait pour la première fois sa capitale, demeura abasourdi pendant deux ou trois jours, non point du luxe qu'elle lui révélait, mais des études de mœurs populaires qu'il y fit.

La rue que je suivais me conduisit à la plazuela de Santo-Domingo, ornée d'une petite fontaine d'assez mauvais goût, surmontée d'un aigle de convention, et que l'on n'a pas réussi à mettre au centre de la place. Ce recoin de la capitale a le mérite d'être avoisiné par l'ancien palais de l'Inquisition, le couvent des dominicains et la douane. Le premier de ces monuments, après avoir été successivement une prison et un séminaire, est devenu une école de médecine. « Aujourd'hui, remarque un auteur mexicain, on se sert du scalpel pour le bien de l'humanité, là où le fanatisme torturait le corps pour tuer la pensée. » Le couvent de Santo-Domingo est un des plus beaux de la capitale; la façade de l'église, d'or-

dre ionique, sobre et sévère, est cachée en partie par une muraille festonnée qui ferme le parvis. La douane est un vaste édifice fort laid et fort mal entretenu, mais à la porte duquel il y a beaucoup de mouvement; des *recuas* de muletiers, des charrettes pesamment chargées, tirées par quatre, six et huit mules, en sortent ou y entrent à chaque instant. En face de la douane, il y a des portales bas, sombres, vieux et sales, occupés par quelques *evangelistas* ou écrivains publics. La naïveté castillane a donné le nom d'évangélistes à ces hommes qui écrivent complaisamment tout ce qu'on leur dicte sans rien contrôler. Ils jouent un grand rôle dans ce pays où l'instruction primaire est négligée. Je m'adressai à l'un d'entre eux pour avoir des renseignements sur la route à suivre; c'était un vieux bonhomme à la mine ratatinée, au visage parcheminé, ayant en tout le physique de l'emploi. Il portait un pantalon de lasting vert, des bottes de daim, une veste de toile blanche, sans gilet ni cravate, des lunettes, une plume derrière l'oreille droite, une autre à la main, une cigarette derrière l'oreille gauche, une autre à la bouche; cet ensemble grêle et desséché servait de support à un chapeau prodigieux dont les bords avaient certainement plus d'un mètre d'envergure.

Il se dérangea fort complaisamment pour me mettre dans la bonne voie. Je me rendais sur la foi d'un des officiers de la garnison de Guadalajara au meson du théâtre de Vergara; mais, au lieu d'une humble posada, je trouvai là un hôtel beaucoup trop important pour un homme qui désirait, comme moi, tant par économie que par prudence, s'effacer modestement dans les rangs du peuple; je pensai même que mon ami l'officier avait voulu se donner des gants en me le recommandant.

Je rebroussai chemin en quête d'un autre gîte, et rencontraï ce que je cherchais au meson de San-Vicente, calle de Manrique: le nom de cette rue est celui d'un

architecte mexicain d'un certain mérite. Là on me remit la clef d'un *cuarto* où figuraient un lit de camp, une table et un banc, on me donna la classique chandelle, mon cheval eut sa place au râtelier, et personne ne s'inquiéta plus de moi : c'était ce qu'il me fallait.

Mon premier soin fut de me rendre aux bains. Moyennant deux réaux, valeur équivalente à la moitié de cette somme en France, je pris un bain que l'on payerait 5 francs à Paris. Deux petits pains de savon parfaitement vierges, savon ponce et savon fin, brosses à friction, brosses de toute espèce, instruments et articles de toilette, sur un plateau deux petits flacons lilliputiens contenant, l'un quelques gouttes d'eau de senteur, l'autre autant d'huile antique, du linge en abondance, un crachoir, et même, qu'on me pardonne la vulgarité du détail, dans un coin de l'appartement, un meuble, un certain meuble dont l'absence dans nos thermes fait frissonner involontairement les gens les moins délicats, tout cela sans aucun *extra-fare*!

Au reste, si je fais l'éloge des bains de Mexico, ce n'est pas parce qu'ils m'ont exceptionnellement séduit, c'est, au contraire, pour arriver à dire que, dans toute l'Amérique, les établissements de bains ont une supériorité incontestable sur ceux de l'Europe. Partout, avec des garanties de propreté remarquables et pour un prix relativement infime, on vous fournit un confort complet, que l'on peut se procurer, il est vrai, dans nos grandes villes, mais dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des baigneurs se passent, parce qu'il faut l'acheter pièce à pièce et qu'il revient à un prix ridiculement élevé. Enfin, qu'il me soit permis de soulager ici mon cœur et de dire que nulle part, en Amérique, je n'ai retrouvé certain vestige odieux et humiliant d'une barbarie antédiluvienne, que l'on conserve soigneusement dans ce malin pays de France où fut créé le vaudeville et inventé l'uni-

forme : je parle de l'emprisonnement du baigneur. J'ai la prison en horreur, et n'ai jamais pu m'habituer à un système qui, si les moyens de locomotion étaient suffisamment perfectionnés, me pousserait à aller prendre tous mes bains à l'étranger. En prison! mais c'est à rendre hydrophobe! Aussi longtemps que je suis dans une baignoire française, mon cerveau est assiégé de mille idées confuses, irritantes, qui, condensées, reviendraient à peu près aux questions suivantes : — « Mon ami, pourrais-tu me dire sous quelle prévention infamante te voilà verrouillé ici? Dans quelle catégorie d'êtres malfaisants te range-t-on? Te prend-on pour un voleur ou pour un lunatique? » — Il faut beaucoup de vertu, après cela, pour ne pas casser la tête au geôlier qui vient en souriant vous ouvrir la porte de votre cabanon. Les Français font mieux, ils lui donnent un pour-boire!

Au sortir du bain, je songeai prudemment à déjeuner. Une fonda de la rue de Manrique me reçut, et je constatai, à ma grande surprise, que la vie était moins chère dans la capitale que dans les provinces, car je fis là, pour la somme de *real y cuartillo*, un repas que j'eus payé partout ailleurs trois ou quatre réaux.

Ainsi précautionné, je me mis en campagne, la cigarette à la bouche, résolu à flâner le reste du jour. Je montai la rue de Tacuba qui me conduisit à l'Empedradillo, c'est-à-dire à la cathédrale, à la plaza Mayor.

Il est impossible à un homme quelque peu favorisé par le goût, la mémoire et le cœur, de demeurer froid en mettant le pied pour la première fois sur cette magnifique place, si riche en monuments et en souvenirs, peuplée d'une foule bigarrée, assez vaste pour que les constructions voisines ne dérobent pas à l'œil la brillante ceinture de montagnes qui étroit la vallée, cimes blan-

architecte mexicain d'un certain mérite. Là on me remit la clef d'un *cuarto* où figuraient un lit de camp, une table et un banc, on me donna la classique chandelle, mon cheval eut sa place au râtelier, et personne ne s'inquiéta plus de moi : c'était ce qu'il me fallait.

Mon premier soin fut de me rendre aux bains. Moyennant deux réaux, valeur équivalente à la moitié de cette somme en France, je pris un bain que l'on payerait 5 francs à Paris. Deux petits pains de savon parfaitement vierges, savon ponce et savon fin, brosses à friction, brosses de toute espèce, instruments et articles de toilette, sur un plateau deux petits flacons lilliputiens contenant, l'un quelques gouttes d'eau de senteur, l'autre autant d'huile antique, du linge en abondance, un crachoir, et même, qu'on me pardonne la vulgarité du détail, dans un coin de l'appartement, un meuble, un certain meuble dont l'absence dans nos thermes fait frissonner involontairement les gens les moins délicats, tout cela sans aucun *extra-fare*!

Au reste, si je fais l'éloge des bains de Mexico, ce n'est pas parce qu'ils m'ont exceptionnellement séduit, c'est, au contraire, pour arriver à dire que, dans toute l'Amérique, les établissements de bains ont une supériorité incontestable sur ceux de l'Europe. Partout, avec des garanties de propreté remarquables et pour un prix relativement infime, on vous fournit un confort complet, que l'on peut se procurer, il est vrai, dans nos grandes villes, mais dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des baigneurs se passent, parce qu'il faut l'acheter pièce à pièce et qu'il revient à un prix ridiculement élevé. Enfin, qu'il me soit permis de soulager ici mon cœur et de dire que nulle part, en Amérique, je n'ai retrouvé certain vestige odieux et humiliant d'une barbarie antédiluvienne, que l'on conserve soigneusement dans ce malin pays de France où fut créé le vaudeville et inventé l'uni-

forme : je parle de l'emprisonnement du baigneur. J'ai la prison en horreur, et n'ai jamais pu m'habituer à un système qui, si les moyens de locomotion étaient suffisamment perfectionnés, me pousserait à aller prendre tous mes bains à l'étranger. En prison ! mais c'est à rendre hydrophobe ! Aussi longtemps que je suis dans une baignoire française, mon cerveau est assiégé de mille idées confuses, irritantes, qui, condensées, reviendraient à peu près aux questions suivantes : — « Mon ami, pourrais-tu me dire sous quelle prévention infamante te voilà verrouillé ici ? Dans quelle catégorie d'êtres malfaisants te range-t-on ? Te prend-on pour un voleur ou pour un lunatique ? » — Il faut beaucoup de vertu, après cela, pour ne pas casser la tête au geôlier qui vient en souriant vous ouvrir la porte de votre cabanon. Les Français font mieux, ils lui donnent un pour-boire !

Au sortir du bain, je songeai prudemment à déjeuner. Une fonda de la rue de Manrique me reçut, et je constatai, à ma grande surprise, que la vie était moins chère dans la capitale que dans les provinces, car je fis là, pour la somme de *real y cuartillo*, un repas que j'eus payé partout ailleurs trois ou quatre réaux.

Ainsi précautionné, je me mis en campagne, la cigarette à la bouche, résolu à flâner le reste du jour. Je montai la rue de Tacuba qui me conduisit à l'Empedradillo, c'est-à-dire à la cathédrale, à la plaza Mayor.

Il est impossible à un homme quelque peu favorisé par le goût, la mémoire et le cœur, de demeurer froid en mettant le pied pour la première fois sur cette magnifique place, si riche en monuments et en souvenirs, peuplée d'une foule bigarrée, assez vaste pour que les constructions voisines ne dérobent pas à l'œil la brillante ceinture de montagnes qui étreint la vallée, cimes blan-

chissantes et vaporeuses perdues dans un azur dont la pureté est un ravissement de plus.

Au nord s'élève la cathédrale, sur l'emplacement même du grand temple de l'ancienne Mexico, et placée sous l'invocation de san Ypolito, en mémoire du jour où la ville tomba au pouvoir des conquérants. Dans la base de la tour occidentale est encastré le célèbre monolithe de porphyre noir sur lequel est gravé le zodiaque ou calendrier des Astèques, sombre masse que son poids, en la condamnant à l'immobilité, a sauvée de l'oubli pour qu'elle nous transmette un des plus intelligents éclaircissements d'une civilisation bizarre mais avancée.

L'église actuelle a succédé à une autre beaucoup plus modeste, bâtie par Cortez et démolie par ordre de Philippe II, en 1573, pour être réédifiée sur de plus vastes plans. Ce travail ne fut achevé qu'en 1657, sous Charles II. Quatre rois y ont successivement contribué pour une somme de dix à douze millions de francs.

Il me semble que personne encore n'a suffisamment rendu justice à ce beau morceau d'architecture, le chef-d'œuvre de la renaissance espagnole peut-être.

Il est vrai que de tous les produits de l'architecture de la Renaissance que j'aie vus jusqu'ici, c'est le seul qui m'ait frappé aussi vivement. Il est vrai aussi que les Castillans, comme les autres peuples du Midi, ont su tirer un grand parti de ce genre, que la froide imagination des hommes du Nord a ravalé parfois jusqu'au ridicule. Ici l'ampleur des dimensions a servi les Espagnols, autant que leur goût pour l'ornementation. Le portail de façade est divisé en trois corps. Celui du milieu, plus élevé que les autres d'un étage, est encore surmonté d'une tourelle couronnée de statues, comme la tour Saint-Jacques. Cette habile disposition sauve très-heureusement le malencontreux effet d'une ligne droite terminée par deux tours, effet dont on peut se rendre trop facilement compte

en se plaçant en face de Saint-Sulpice ou de Saint-Vincent de Paule, encore que les clochers de ces églises ne soient pas à beaucoup près aussi distants que ceux de la cathédrale de Mexico. Ces derniers, ceints d'une double rangée de balustres supportant des statues, et très-agréablement coiffés d'une coupole en forme de cloche, sont fort beaux. Leur soubassement est de construction massive, en pierres de taille, sans autres ornements que de gros contre-forts couronnés de consoles renversées, entre lesquels sont percées quelques ouvertures carrées qui contribuent à leur donner cet air de forteresse des anciennes églises romanes. Ces tours contiennent quarante-huit cloches, chiffre que je livre sans commentaire aux réflexions du lecteur, quelles qu'elles puissent être. Le dôme rappelle, mais pour l'écraser de sa supériorité, celui du Val-de-Grâce; il s'élève majestueusement à l'extrémité opposée de l'édifice, dominant les terrasses des cinq nefs qui étagent leurs interminables couronnes de balustrades, ornées de vases et de cassolettes, et forment des deux côtés un noble amphithéâtre.

Le tout relevé de l'ornementation de la Renaissance, ovales et médaillons, écussons et cartouches, guirlandes et festons, volutes et astragales, statues et bas-reliefs allégoriques. Une sobriété qui n'a rien de mesquin ni de froid, et une grande entente de l'harmonie ont présidé à la distribution de ces ornements, dont les belles proportions et le puissant relief donnent au monument un caractère vraiment fastueux.

A l'orient de la cathédrale se trouve le *sagrario*, singulier bâtiment dont le plus grand tort, à mon avis, est d'être accolé au premier. Un incendie ayant dévoré l'ancienne église paroissiale dans le courant du dix-huitième siècle, la nouvelle fut reconstruite sur des données architecturales toutes différentes, et, il faut l'avouer, d'un goût moins pur. L'architecte espagnol Churriguera a eu

l'honneur de donner son nom à ce genre fantaisiste, qui rappelle le baroco et le pompadour dont il était contemporain. Le churriguerresque est un style de décadence, une sorte de parti pris de bouleverser toutes les lois établies en architecture, un romantisme échevelé dont les principaux caractères sont l'absence presque complète de lignes droites, la bizarrerie, la multiplicité et l'incohérence des ornements. Dans le *sagrario*, les parements sont construits en *tezontle*, amygdaloïde poreuse et légère, de teinte rouge, très-commune dans le bassin de Mexico, tandis que les chambranles, les contre-forts, les chaînes, les corniches, les statues, colonnes et moulures de tout genre, sont en pierre, et blanchis au lait de chaux. De ce débordement d'excentricité, il résulte un ensemble qui plaît à l'œil où l'on découvre d'ailleurs de grandes hardiesses d'imagination et des beautés de détail réelles.

J'entrai dans la cathédrale et demeurai saisi du luxe de la décoration qui absorbe impérieusement l'attention au premier abord ; il faut aller à Rome pour trouver une plus grande prodigalité de marbres, de métaux, de pierres précieuses. Les voûtes sont hardies ; chacune des trois portes de façade correspond à une nef ; à droite et à gauche s'ouvrent encore les chapelles latérales. Le maître autel placé sous le dôme forme, avec le chœur qui obstrue la nef principale, une seconde église dans l'église ; c'est là que se trouvent les tribunes et les orgues. Une balustrade d'airain tombac, dont les portes surtout sont remarquables, les relie. Soixante et quelques statues de même métal, portant des torches, se dressent sur la balustrade. Les boiseries du chœur paraissent d'un assez bon travail.

Je ne laisserai point ma plume entreprendre un voyage que mon regard n'a pas eu le temps de faire dans le détail de l'ornementation de ce temple. Tout ce que l'imagination castillane a conçu en ce genre est réuni là, et il

fant bien convenir que tout n'est pas d'un goût parfaitement sain.

Les églises espagnoles ainsi décorées, baignées de chaudes demi-teintes qui ménagent dans les retraits des ombres voluptueuses, n'exhalent nullement cette humidité sépulcrale des cathédrales du Nord, aux murailles pelées, où les sens glacés restent sous l'empire d'un mystère de désolation et de mort. Ici le mystère est tout d'amour : *en tout bien, tout honneur au moins*. On comprend que les heureux desservants de ces sanctuaires entendent le célibat de la bonne manière. L'absence de chaises, de bancs, de sièges d'aucune sorte, donne à ces intérieurs un air de distinction qui frappe l'étranger, qu'une série de douces sensations conduit, de rêverie en rêverie, jusqu'au fond des bosquets sacrés de Paphos et d'Amathonte. L'œil, quelque peu enivré, contemple avec ravissement la mignone señorita aux brunes tresses, abîmée dans ses dévotions au point que son corps s'est mollement affaissé peu à peu sur le tapis où reposaient ses genoux ; sa tête extatiquement renversée s'appuie contre le pilier dont l'ombre l'enveloppe, et quand, au bruit d'un pas viril, son regard embrasé, descendant des splendeurs de la voûte et cherchant toujours la divinité, vient sous l'évantail se croiser avec celui de l'honnête homme qui passe, alors celui-ci incendié jusqu'à la moelle, se demande : Qui trompe-t-on ici ?

Un parvis immense s'étend devant les deux temples. Il est environné de bornes colonnes que relie des chaînes de fer, et au delà desquelles s'étend une allée de frênes, promenade favorite de la classe moyenne les soirs de clair de lune : c'est le *paseo de las cadenas*. Le chevet de la cathédrale s'appuie sur les bâtiments du canoniat qui renferment les sacristies, le séminaire, une bibliothèque publique, le bureau des dîmes, etc.

En regard du zodiaque astèque, sur l'Empedradillo, se

trouve la *casa del Estado* ou dépôt des archives, ancien domaine des marquis del Valle et des ducs de Monteleone. Cortez lui-même y a peut-être demeuré. Cet édifice couvre une partie de l'emplacement du palais de Montezuma.

La rue de Plateros sépare l'Empedradillo des *portales de mercaderes*, sous lesquels se trouvent quelques cafés, restaurants et magasins de luxe.

Au sud de la place, en face de la cathédrale, on remarque la *casa de Cabildo, diputacion ou palacio municipal*, siège du gouvernement du district, qui renferme aussi une prison de dépôt et le cercle de la Lonja. C'était primitivement une *alhóndiga* qui fut incendiée en 1692.

Le *palacio del Gobierno* occupe à lui seul le côté oriental de la place, c'est-à-dire deux cents mètres d'étendue environ. Il n'a d'autre mérite que sa masse, ses terrasses sont crénelées et les pavillons des angles sont de véritables forts. Il renferme, outre le logement du chef de l'État, les ministères, une prison, une caserne, la Monnaie, etc. Ce bâtiment date de 1693. Il fut construit sur l'emplacement d'un palais élevé par Cortez, acheté à sa famille après sa mort pour devenir le séjour des vice-rois et incendié en 1692, en même temps que la *alhóndiga*, pendant une émeute que provoqua la famine.

Telle est la vue d'ensemble de cette place qui est le cœur de la capitale mexicaine comme celle-ci est le cœur du pays. Tout s'y concentre pour en rayonner après, et la foule des passants, aussi bien que la diversité des costumes, lui donnent une physionomie animée et d'une mobilité surprenante. Soldats, prêtres, moines, mendiants, leperos, Indiens, créoles, étrangers, femmes de toutes conditions, cavaliers, voitures, charrettes, animaux de bât, s'y croisent sans cesse. Devant la municipalité stationne une file de *coches de alquiler*, fiacres tirés par des mules le plus ordinairement. Au milieu de la place s'éta-

blissent des débits d'*aguas frescas* et de *helados*, de rafraîchissements et de glaces, et des cuisines où le canard et le piment jouent leur rôle ordinaire. Le soir cette physionomie se modifie naturellement aux clartés que projettent les fanaux des marchands, les feux des cuisinières et les lumignons des évangélistas logés sous les portales. Des musiciens ambulants, harpistes et *guitareros*, parcourent les cafés et gloriétas. La foule augmente, mais elle est oisive et tourbillonne paisiblement autour des étalages qui l'affriandent. Ici une gracieuse fillette, à la jupe rouge et jaune, à la chemise brodée, entourée de *jaros, cantaros et cantaritos*, invite aux douceurs du *refresco*. Son étalage est engageant. Sur un tréteau couvert d'un linge blanc, orné d'arceaux, de trophées, de festons de verdure, de guirlandes de fleurs, sont rangés des verres gargantuesques, contenant des liquides teintés de bleu ou de carmin, et recouverts de calebasses aux vives couleurs. Plus loin, autour d'un fourneau d'où émanent des parfums gastronomiques et dont les rougeâtres lueurs font rêver au sabbat, un groupe de vieilles aux cheveux gris épars mais touffus encore, aux dents usées mais saines, à l'œil étrangement vif, replètes ou desséchées mais toujours trop peu vêtues, sont accroupies et marmottent quelque paraphrase espagnole de Mathurin :

Ainsi le bon temps regrettons,
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas à croppetons,
Autour d'un feu de chènevottes.

Si la lune est dehors, l'animation est plus grande. Sur le trottoir de las Cadenas des ombres s'agitent sans bruit dans l'ombre des arbres; là d'autres intérêts sont en jeu; là règne l'amour. A chaque extrémité de la promenade s'élève un massif de maçonnerie circulaire et cannelé, surmonté d'une croix gigantesque au pied de

laquelle s'enroule le serpent des Astèques avec des *calaveras*, des têtes de mort, pour accessoires. Un banc de pierre fait le tour du massif, des femmes voilées l'occupent et les *calaveras* grimaçantes président à la galanterie.

Après avoir épuisé ma curiosité sur ce point important de la capitale, je pris machinalement la rue de Plateros, qui est celle où s'est réfugiée l'aristocratie du commerce de détail. Comme je m'en allais, bayant aux étalages des modistes, parfumeurs, orfèvres et marchands d'estampes, relevant çà et là un type ou un nom français, j'aperçus sur le trottoir opposé un homme, un compatriote, que j'avais rencontré autrefois en Californie. J'allai droit à lui sans hésitation, car je savais ne point me compromettre en ce faisant. M. Pommier, qui était à cent lieues de me croire à Mexico, ne me reconnut point tout d'abord sous mon costume de cavalier que j'avais jugé à propos de conserver, ou du moins il doutait du témoignage de ses yeux et je dus y ajouter celui de ses oreilles. Cette heureuse rencontre m'assura immédiatement un ami dans cette ville où j'en avais besoin. Revenu de sa première surprise, M. Pommier n'en restait pas moins très-intrigué de me trouver rue de Plateros, à Mexico, et pour satisfaire sa curiosité je lui expliquai en deux mots le pourquoi et le comment de la chose. Il me ferma aussitôt la bouche et me conduisit pour causer plus à l'aise chez M. Limantour, le propriétaire de l'île Cedros, qui logeait à quatre pas, rue de los Tlapaleros.

Là aussi je me trouvai en pays de connaissance et fus parfaitement accueilli. Sur le récit de mes aventures, ces deux messieurs s'accordèrent à me dire que le mieux était de conserver l'incognito le plus profond jusqu'après le départ de nos camarades, qui étaient encore à la Vera-Cruz, et, après, de quitter moi-même le pays le plus tôt possible. Santa-Anna, m'assurèrent-ils, était furieux de ce

que le général Ortega eût donné la clef des champs aux prisonniers de Guadalajara, et le ministre de la guerre, M. Blanco, avait expédié l'ordre de nous faire rechercher. Comme on supposait naturellement qu'aucun de nous ne se rendrait à Mexico, je me trouvais le plus en sûreté de tous, mais ce n'était qu'une sûreté éventuelle ; on m'engagea notamment à éviter avec le plus grand soin la rencontre des officiers de la compagnie allemande de Guaymas, qui se trouvaient dans la ville, avaient repris du service auprès du dictateur et passaient généralement pour avoir trahi notre cause.

Il me fallait donc de la prudence. Le décret d'amnistie ne mentionnait que les 162 prisonniers du château de Perote et point les autres qui pouvaient au besoin demeurer sous le coup de l'arrêt du 19 août 1854 ; j'étais un de ceux que cet arrêt condamnait à la mort, j'étais un des deux officiers que Santa-Anna avait voulu faire fusiller à Tepic ; il pourrait être malsain de tenter de nouveau le diable boiteux. Arrêté avant le départ des autres, je serais probablement envoyé à la Vera-Cruz pour les rejoindre, mais arrêté après j'avais une mauvaise affaire. Dans une pareille éventualité, M. Dano était le seul homme influent sur l'appui duquel il me fût permis de compter, non pas en tant que chargé d'affaires de France bien entendu, mais en tant qu'homme de cœur et de dévouement, et M. Dano était sur le point de quitter le Mexique pour retourner en France.

La conclusion de tout ceci fut que ces messieurs me présenteraient à lui le plus tôt possible, c'est-à-dire aussitôt après le départ de la compagnie et pas avant, pour ne pas mettre cet excellent homme dans l'alternative de me traiter comme les autres ou de se compromettre en me faisant une faveur. En attendant, ces messieurs m'ouvrirent leurs maisons avec une cordialité qui ne se démentit pas un seul instant, et dont je leur fus assez re-

connaissant pour que l'impression n'en soit pas encore effacée. J'eus de la famille à Mexico, comme j'en avais eu à Guadalajara.

Le 9 seulement on apprit que l'avis à vapeur *Achéron*, capitaine Bonna Christave, avait mis en mer, emportant les prisonniers français à la Martinique, où, je m'empresse de le dire, ils furent très-bien traités et recouvrèrent leur liberté. Ce jour-là je fus présenté à M. Dano. J'abordai avec plaisir cet homme auquel nous devions tant et que j'étais heureux de remercier. Nous causâmes longuement des événements de Guaymas, sans parvenir toutefois à nous mettre bien d'accord sur certaines appréciations : il y avait entre nous l'abîme de la diplomatie européenne. M. Dano me manifesta beaucoup de sympathie. Il me promit un passe-port pour la Nouvelle-Orléans où je désirais aller, et m'engagea ainsi que MM. Pommier et Limantour à profiter du prochain steamer; sans entrer dans de grands commentaires sur les dangers que je courais en demeurant, il me dit néanmoins d'un ton aussi significatif qu'affectueux qu'il ne me laisserait derrière lui qu'avec regret.

CHAPITRE XVI.

Maisons et monuments. — Mendiants. — *Presidarios*. — *Serenos*. — Couvents. — Promenades publiques. — L'arbre de la nuit triste. — Chapultepec. — Marchés. — L'*Aguador*. — Préparatifs de départ. — Adieux de Miguel. — Un mot sur Santa-Anna. — Mauvaises rencontres.

Mexico est sans contredit la plus belle ville de la république. Les maisons ont en général deux étages, au moins dans le centre; elles sont taillées en plein drap et dans chaque étage un propriétaire parisien à larges idées

en trouverait deux, dans chaque pièce il taillerait un appartement complet. Les façades sont chargées de couleurs souvent assez crues; le jaune m'a paru très en faveur. Les encadrements sont blancs invariablement. Les toits sont des *azoteas*, et la galerie qui couronne l'entablement est d'ordinaire crénelée ou festonnée. Des gouttières en pierre, véritables gargouilles du moyen âge, allongent leur museau effilé au-dessus des corniches. De belles serrureries ouvrees ornent les balcons et les fenêtres des rez-de-chaussées. Ces constructions, d'une élévation moyenne et à toits plats, font admirablement ressortir la grandeur des monuments, tandis que chez nous ceux-ci sont écrasés, avilis, par la masse autant que par l'architecture positive des demeures privées. Là-bas, ils dominent la ville avec une majesté qui détourne souvent l'œil de leurs défauts; ici ils se cachent honteux dans des gouffres de pierres. Comme une honnête fille que l'on jetterait à Saint-Lazare, ils ont l'air de se replier douloureusement sur eux-mêmes sous les malédictions, les outrages à l'art, cette vertu des œuvres de l'homme, que vomissent les habitations voisines par les milliers de trous dont elles sont criblées.

L'intérieur des maisons étale plus de luxe à Mexico qu'en aucune autre ville du territoire. La fortune s'y loge princièrement. Des peintures de bon goût décorent les murs; des marbres forment le pavage, de riches stores arrêtent les rayons du soleil, de beaux vases suspendus ou montés sur piédouche nourrissent de luxueuses plantes grasses, de magnifiques lanternes éclairent et parent les corridors et les galeries qui entourent le *patio* ombragé d'orangers en fleurs et de lauriers-roses. La vie est douce dans ces palais.

Mexico conserve encore quelques curieux échantillons du luxe architectural des siècles passés, adorables mais capricieuses constructions où l'influence arabe se fait